

Jean-Paul Jérôme, peintures, 1976

Robert Marteau

Volume 19, numéro 1 (109), janvier–février 1977

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30872ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Marteau, R. (1977). Compte rendu de [Jean-Paul Jérôme, peintures, 1976]. *Liberté*, 19(1), 56–57.

gressive montée de l'ombre du grand Inquisiteur. (*Henri Matisse*, Nature morte à « La danse », 1909 ; la Famille de l'artiste, 1911.)

JEAN-PAUL JÉRÔME, peintures, 1976

Je me souviens de la berge du fleuve. C'est là que Jean-Paul Jérôme faisait fleurir ses grandes toiles épiques où l'aube imprégnait l'aubier des bouleaux. Navigation dans la transparence des vitres. Comme pour un adieu Jérôme broda les volets d'un triptyque qui fut nommé *le Jardin de la licorne*. Avant, il y avait eu la neige et le givre de Saint-Ours, l'irisation que met aux branches noires le soleil d'hiver. Jean-Paul Jérôme est un de ces guetteurs que René Char appelle les matinaux. Il accueille en lui la naissance du jour et ce frémissement de la lumière qui dissout les ombres pour découvrir une fois de plus l'accès au territoire. Aujourd'hui comme hier le mystère naturel suit son cours. Jean-Paul Jérôme est contraint d'abandonner les bords du Saint-Laurent. Le voici dans une cage urbaine où, nostalgique, il teint les heures intemporelles dont l'arc naguère se dessinait à portée de regard. Peu à peu l'espace se pulvérise en mécanismes scintillants. Période brève. Épreuve. Jérôme sent qu'il lui faut refaire son terrain. Il s'installe dans une maison ancienne, au nord-est de la ville. Il suffit d'attendre attentivement. Ça commence par un bleu léger, qu'un trait de crayon accorde au lin. Plutôt qu'une esquisse, une prière où n'est pas dit le nom de la divinité. Sur le moment, je ne songeais peut-être qu'à trouver la clé de ce jardin ouvert. Le seul recours du peintre, c'est d'en revenir à l'abc de la peinture. Il est inutile de perdre son temps à croire qu'on va créer quoi que ce soit, inutile de s'acharner à vider, emplir, agencer, composer. Ce qu'il faut, c'est imiter le mouvement même de la genèse, le moment où le blanc prend teinture, où le silence s'émeut du son.

Je me raconte ces choses en remontant le cours de l'épopée visuelle qu'a développée Jérôme en 1976. L'oeuvre naît du vide qu'inaugure l'homme en soi-même. Le vide est nourricier, quand le plein encombre et conduit à se conformer. Pratiquer de telle sorte que rien n'échappe au miroir où le monde se met en abîme. On voit cela chez Matisse, par exemple. Le style ne lui vient pas d'une volonté de dépouillement mais d'un effort constant pour dissoudre les sédimentations qui perturbent la vue. De plus en plus, il y a chez Jérôme allégeance au métier, obéissance à des rythmes qui informent les figures et les font jouer au seul profit de la lumière. Il ne voit pas pour vous. Il ne vous impose pas son paysage onirique ou mental, ses fantômes, non : transgressant l'image, il vous introduit, il vous propose d'aller sans béquilles par ce lieu clair. Aucun trompe-l'oeil : le tableau n'a pas d'ailleurs, n'a pas d'au-delà, il est présent par cette lumière sans foyer dont est la source une équation sensible. Je revois les Siennois, et cet art qu'ils ont de juxtaposer les plans purs, je revois les portraits précis de Corneille de Lyon et retrouve la précision des Hollandais. Chez Jérôme, l'intensité est déterminée par les rapports entre quelques plages de couleur et le canevas nu qu'il aménage en absence positive soulignée d'un vibrato. Calme, sereine, mystérieuse, musicale, sa peinture en même temps est sous-tendue par une force qui de l'intérieur la presse vers le dehors et le monumental. Le plus petit tableau déjà est une architecture et les grands formats suggèrent des temples de silence ou des navigations mythiques. Jérôme affectionne le noir et l'ocre, les tons de terre, pourtant il a peint des suites à dominante rouge, jaune, bleue, verte. Il aime les nuances, la fraîcheur des teintes. Même avec du noir, il peint clair. Dans l'opacité de l'être, il quête la transparence, avec ses mains palpant la paroi, la voilure, où l'illusion éclaire le réel.

ROBERT MARTEAU

(Une trentaine de toiles de cette période ont été exposées à la galerie Bernard Desroches, 1194 ouest, rue Sherbrooke, Montréal, du 23 septembre au 4 octobre 1976.)